



## TRACES

# Entretien avec Abdellah Taïa

## « Mon français a un goût marocain »<sup>1</sup>

**AHMED HADERBACHE**

Université Internationale de Valence (VIU) / Espagne

✉ [ahmed.haderbache@gmail.com](mailto:ahmed.haderbache@gmail.com)**LYDIA VÁZQUEZ**

Euskal Herriko Unibertsitatea (EHU) / Espagne

✉ [lidia.vazquez@ehu.eus](mailto:lidia.vazquez@ehu.eus)

**HYBRIDA :** Bonjour Abdellah Taïa, merci pour cette interview que tu nous offres pour la revue *HYBRIDA*.

**Abdellah Taïa :** Bonjour, c'est pour moi un plaisir de pouvoir collaborer avec votre revue, et notamment pour ce numéro spécial consacré au postcolonialisme et à la pensée décoloniale.

---

<sup>1</sup> Cet entretien a eu lieu le 7 juin 2025 à l'hôtel madrilène où logeait l'écrivain Abdellah Taïa, venu en Espagne pour présenter *El bastión de las lágrimas* (Cabaret Voltaire, traduction Lydia Vázquez), traduction de *Le Bastion des larmes* (Julliard, Prix Décembre 2024) lors de la Feria del Libro de Madrid.

Les questions, posées par Ahmed Haderbache, ont été conçues par Ahmed Haderbache et Lydia Vázquez. Il s'agit de la transcription fidèle de l'entretien tel qu'il a eu lieu, révisée avant sa publication par Abdellah Taïa.

Pour savoir plus sur ce grand écrivain et cinéaste marocain, consultez le site <https://books.openedition.org/pul/33887>

---

### Pour citer ce texte

Haderbache, Ahmed, & Vázquez, Lydia. (2025). Entretien avec Abdellah Taïa: « Mon français a un goût marocain ». *HYBRIDA*, (10), 203–237. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.10.31224>

**HYBRIDA :** Dans tes romans, comme dans tes prises de parole, tu dénonces les héritages du colonialisme. Quelle forme, selon toi, prend le colonialisme ou le postcolonialisme encore aujourd’hui dans les sociétés maghrébines ?

**Abdellah Taïa :** Le colonialisme est toujours là dans les pays maghrébins, en tout cas au Maroc, ne serait-ce qu’à travers la langue française. La langue française est toujours utilisée par les élites marocaines, les bourgeois, les gens qui ont l’argent, qui dirigent le pays... Eux, ils parlent dans leur quotidien la langue française, pas l’arabe, pas la langue marocaine, pas les langues berbères, pas les langues amazighes. Ils parlent donc cette langue coloniale, le français, entre eux. Ils envoient leurs enfants dans les écoles françaises au Maroc et plus tard continuer leurs études à Paris. Et après Paris, ils reviennent au Maroc pour diriger les Marocains et le Maroc à partir des principes qu’ils auront appris dans les écoles françaises.

C’est l’exemple le plus simple que je peux donner, mais en même temps qui dit beaucoup, beaucoup, beaucoup de choses. Ça veut dire qu’il y a une infériorisation de la culture marocaine, d’une certaine façon, dans toutes ses composantes. Ça veut dire que si tu n’as que la langue arabe, même aujourd’hui, quelque part, on te dit, tu n’as pas d’avenir dans ton propre pays.

Mais il n’y a pas que la langue, il y a d’autres aspects. Il suffit d’aller dans des villes touristiques au Maroc, il suffit de se souvenir, par exemple, de l’écrivain américain Paul Bowles et de ce qu’il a créé comme clan sélect pour les homosexuels intellectuels anglo-saxons. Et même après sa mort, j’ai l’impression que, jusqu’à aujourd’hui, on continue de visiter Tanger et de percevoir Paul Bowles comme un saint, alors qu’il n’a fait que profiter de l’homosexualité telle qu’elle se vit, telle qu’elle est criminalisée au Maroc, mais à son intérêt à lui. En somme, il a laissé derrière lui un souvenir et un chemin colonial pour plein de gens dans les pays anglo-saxons. Ils viennent au Maroc, non pas pour s’intéresser aux Marocains ou bien pour aider les homosexuels et appeler à ce que les lois contre les homosexuels soient abolies, non, ils viennent au Maroc justement pour profiter de cette criminalisation pour leur propre intérêt. Les exemples sont tellement partout, et ça me rend très triste parce que je suis conscient que même moi d’une certaine façon, en écrivant en français, en choisissant à un moment donné d’écrire en français, malgré moi, j’ai participé à cette permanence de la colonisation française au Maroc.

**HYBRIDA :** Pour avoir vécu, et tu vis encore, plus en France qu’au Maroc, un peu entre les deux, quel est ton regard par rapport à la mémoire coloniale de la France envers le Maroc et inversement ?

**Abdellah Taïa :** Je pense qu’en France, en ce moment, il y a enfin un petit réveil pour affronter, confronter ce passé colonial français. Mais les gens ne sont pas encore convain-

cus en France. Il faudra leur prouver que, effectivement, pendant ces périodes de la colonisation en Algérie, au Maroc, en Tunisie et ailleurs, la France n'a pas fait que du bien. La France n'a pas eu une mission civilisatrice comme on le prétend, mais les Français étaient plutôt là pour le pillage, pour voler les richesses, pour le vol de l'art qu'on voit aujourd'hui dans les grands musées français et européens. Donc il y a un petit réveil, mais il n'est pas, je dirais, à la hauteur, en tout cas pour ce qui concerne la France. Pour le Maroc, je pense qu'il y a de grands chercheurs qui travaillent sur ce thème depuis très longtemps, il y a de grands écrivains, des grands poètes qui, depuis les années 1970, nous ouvrent les yeux sur cette question. Il suffit de penser à Abdelk-ebir Khatibi, par exemple, parmi beaucoup d'autres.

Mais malgré tout, j'ai toujours cette impression que le Maroc, c'est le pays où les Occidentaux, les Français, croient qu'il n'y a pas de problème avec le colonialisme et le postcolonialisme, alors que dans le cas de l'Algérie, des Algériens, ils savent qu'il faut se méfier des Algériens, parce que, eux, ce sont des têtes dures, ils ne veulent pas passer, tourner la page du colonialisme, l'oublier. Or, c'est justement cela que prétendent les Français, et en ce qui me concerne, quand j'entends ça, certaines personnes françaises parler de l'Algérie de cette manière-là, comme si rien ne s'était passé, je trouve que c'est un nouveau crime qu'on rajoute au crime colonial de la France en Algérie.

**HYBRIDA :** Crois-tu que l'islamophobie que l'on vit maintenant, que l'on palpe, que l'on sent de plus en plus en France, est la séquelle du postcolonialisme et du refus de la France d'assumer, de reconnaître son passé colonial ?

**Abdellah Taïa :** Pour moi, il y a cette chose très bizarre, je suis persuadé que les Occidentaux se sont auto-pardonnés très facilement après la Seconde Guerre Mondiale, ils ont totalement oublié ce qu'ils ont fait pendant cette guerre, ce qu'ils ont fait notamment aux Juifs, et on a éduqué toutes les générations suivantes, après la seconde guerre mondiale, dans l'oubli, dans l'amnésie, coloniale aussi. Le racisme qu'on voit aujourd'hui contre les musulmans, contre les Africains noirs et même contre les Asiatiques, vient pour moi directement de là, de ce moment où on a inoculé une amnésie chez les citoyens français et européens par rapport à cette période coloniale.

En somme, je dirais que, finalement, ce qui a été fait pendant la seconde guerre mondiale vis-à-vis de certaines minorités européennes, est totalement reproduit aujourd'hui envers les musulmans.

**HYBRIDA :** Par rapport à la langue française, que tu manies très bien, magistralement, comment vis-tu cette contradiction d'écrire dans une langue coloniale ? Est-ce que pour toi c'est un outil de réappropriation ou de subversion ?

**Abdellah Taïa :** Non, ce n'est certainement pas un outil ni de réappropriation ni de subversion. Pour moi, tout au départ, j'avais compris, quand j'avais, je crois, quinze ans, que je ne pouvais pas avoir d'avenir au Maroc, trouver un travail, si je ne maîtrisais pas la langue française. Parce que dans les administrations au Maroc jusqu'à aujourd'hui, si tu n'as que la langue arabe, ce n'est pas suffisant. Il faut bien connaître la langue française. Tout est fait dans les deux langues, le français et l'arabe, mais il y a toujours cette idée que, si tu maîtrises le français, tu es plus moderne, plus intelligent, ce qui est le signe même d'un racisme intériorisé. Mais il a fallu prendre une décision quand j'avais quinze ans, et je me suis dit, il faut la maîtriser cette langue, s'en prendre à elle, l'attaquer, même, lui donner des coups pour obtenir un job et sortir un peu de la pauvreté.

Heureusement pour moi, il n'y avait pas un rêve bourgeois marocain vis-à-vis de cette langue. Je ne rêvais pas de Victor Hugo qui allait me libérer, ou je ne disais pas, Voltaire, c'est celui qui a tout compris à la vie, je ne me disais pas que Paris était le centre même de la liberté et de la transgression. Parce que, tout simplement, j'avais ma mère, mes sœurs qui luttaienent contre la pauvreté au Maroc, l'abandon politique dans lequel ils étaient. Et comme je suis le huitième enfant de la famille, j'ai pu voir ce qu'elles subissaient. Et donc ça, ça m'a immunisé contre ce rêve bourgeois marocain qui passe par la langue française. Je ne pouvais pas aller vers ces bourgeois, devenir un de ces bourgeois et parler la langue française comme eux.

Quand je me suis inscrit à l'université Mohamed V pour étudier la langue et la littérature françaises, j'avais déjà été programmé par ma mère et mes sœurs. C'est-à-dire, je savais où devait aller ma fidélité. Elle devait aller et elle doit aller aux pauvres, à ma mère, à mes sœurs.

Et, du coup, mon utilisation du français est totalement sous cette influence de l'imaginaire marocain, de la transgression des pauvres marocains, de leur compréhension du monde politiquement, sociologiquement, de leur application de tout cela dans la réalité.

Je ne me disais pas, Baudelaire, c'est le plus grand écrivain sur la planète Terre. Pour moi, ce qu'il y avait de plus grand sur la planète Terre, c'était ma mère qui criait, qui ouvrait la fenêtre, qui interpellait les voisines et qui lavait tout le linge sale devant tout le monde. Je trouvais que cela était la transgression suprême, et d'autant plus merveilleuse et importante que cela se passait dans la vraie vie, pas dans les livres.

**HYBRIDA :** Tu parles souvent de l'effacement des voix arabes, africaines dans les domaines de la littérature, du cinéma. Comment tu luttas contre l'invisibilisation des minorités raciales dans les sphères culturelles et médiatiques ?

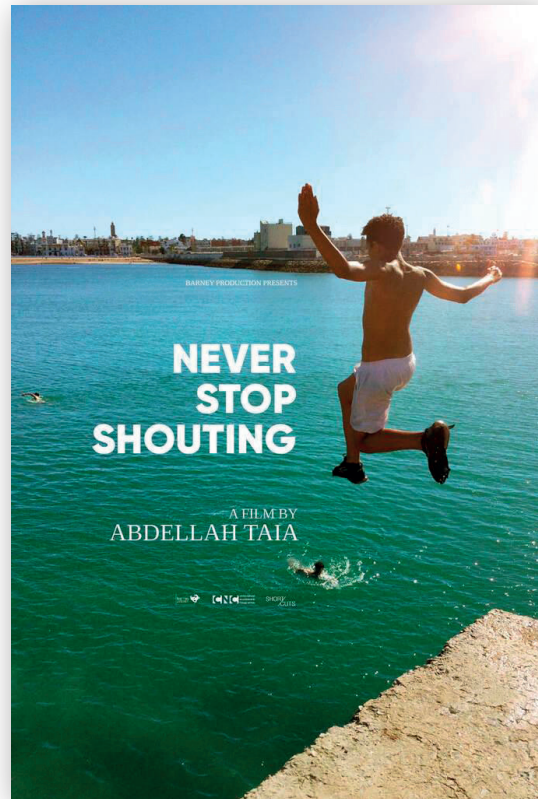
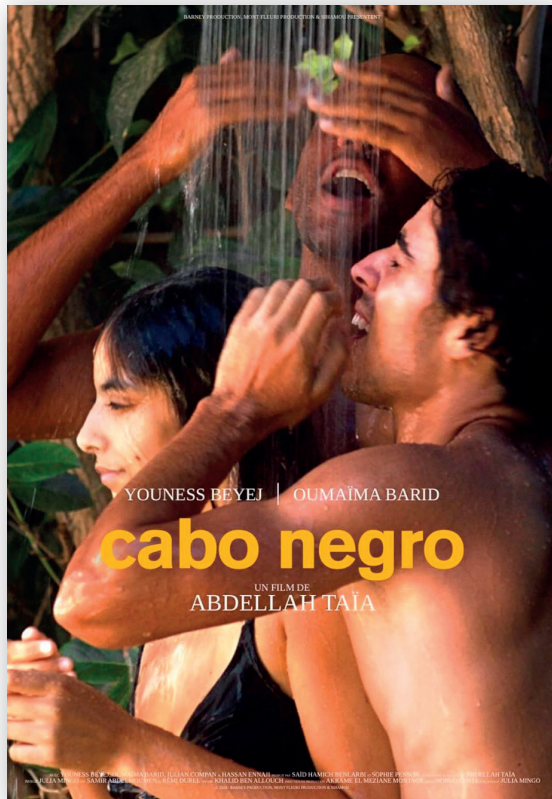
**Abdellah Taïa :** Je pense qu'on attend toujours des minorités, surtout quand elles sont homosexuelles comme moi, qu'elles adoptent un discours déjà préparé pour elles : vo-

mir sur le Maroc, non pas le Maroc comme entité politique, mais sur le peuple marocain, sur les gens. Or, ça, je ne peux pas le faire. Je ne peux devenir un informateur des colons. C'est comme l'indien qui devient un informateur pour les Européens qui sont en train d'envahir l'Amérique, de tuer, de piller... de génocider. Je ne peux pas devenir, au XXI<sup>e</sup> siècle, l'informateur qui va expliquer aux Européens et aux Occidentaux ce qu'est ma mère, ou bien ce que sont les Marocains. À un moment donné, ce n'est même pas la peine de s'adresser à ceux qui nous invisibilisent. Il faut juste agir et avoir une conscience très aiguisée par rapport aux faits politiques, par rapport à ce qui se passe aujourd'hui.

De toute façon, même si j'étais naïf, il suffirait de voir ce qui se passe aujourd'hui à Gaza et en Palestine pour que je me réveille. C'est pour cela que je pardonne à ma mère et à mes sœurs le fait qu'ils ne m'aient pas protégé en tant que gay au Maroc, puisque c'est parce qu'elles avaient, même très pauvres, cette conscience qu'elles ne voulaient pas devenir comme les bourgeois marocains, encore colonisés dans leur tête par les Français. Pour moi, c'est une leçon, c'est une philosophie incroyable. C'est quelque chose que je n'aurais pas pu trouver dans les livres à l'époque, dans les années 1970 et 1980. Il y avait encore plein de gens à l'époque qui, même si l'indépendance était récente... il y avait plein de Marocains qui étaient encore plus colonisés dans leur tête qu'aujourd'hui. Or, ma mère et mes sœurs ne voulaient surtout pas devenir des bourgeoises marocaines. Elles passaient leur temps à vomir, à critiquer ces bourgeois, leur façon de parler, et dès que ces gens passaient à la télévision marocaine et s'adressaient à nous, les pauvres, en français, ma mère et mes sœurs éclataient de rire et trouvaient que ces gens étaient ridicules, dans la fausseté même.

**HYBRIDA :** Penses-tu, même si cette année tu as eu reçu beaucoup de prix importants, que le fait que tu sois queer, marocain et que tu aies un discours anticolonial, ait pu te desservir pour une reconnaissance plus grande, et somme toute méritée ?

**Abdellah Taïa :** Non, je trouve que j'ai beaucoup, beaucoup de chance. Très sincèrement, ma vie en tant qu'immigré n'a pas été facile. J'ai fait, comme tout le monde, de petits boulots. J'ai travaillé dans des restaurants, j'ai fait gardien de musée, babysitting et autres jobs dans le genre. Jusqu'en 2011-12, jusqu'à l'âge de 39 ans, même, ma vie en termes d'argent n'a pas été facile. Mais, malgré tout, je me suis battu pour que mes livres soient publiés et surtout que leur contenu ne soit pas celui attendu d'un Marocain, musulman, gay, qui fait son coming out, et puis c'est tout. C'est très important de ne pas leur donner nos vies et surtout les vies de nos mères et de nos sœurs, des gens qui ont fait, par exemple, les guerres d'indépendance au Maroc, en Algérie. Ce sont des gens qui se sont sacrifiés pour nous, pour que quelqu'un comme moi puisse

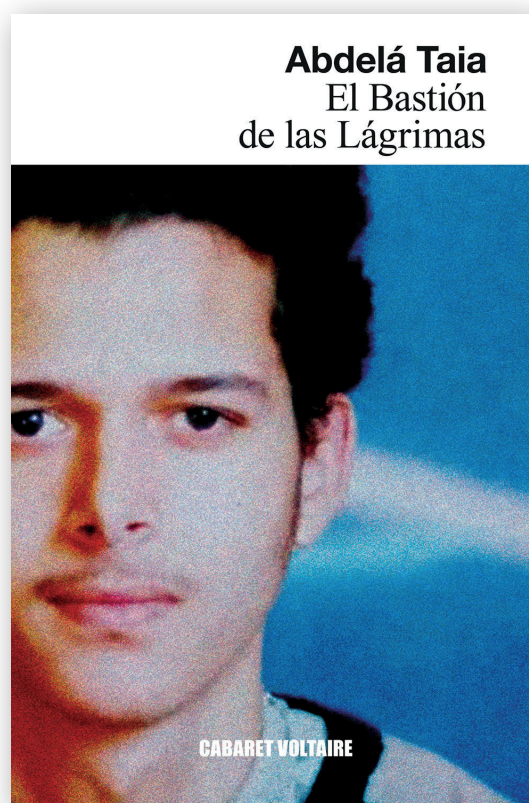
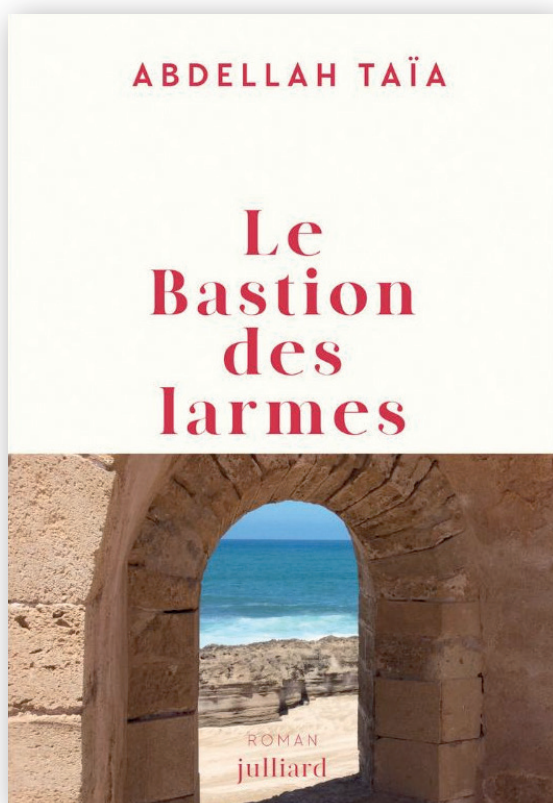


exister et pour l'indépendance de nos pays. C'est donc très important de ne pas donner ces gens-là aux Occidentaux aujourd'hui pour qu'ils les exploitent et qu'ils disent, regardez, vous n'avez pas compris... vous avez opprimé votre fils homosexuel.

La question est beaucoup plus compliquée que ça. Et comme je l'ai dit tout à l'heure, quoi qu'il arrive, je serai toujours du côté de ma mère, de mes sœurs et de ceux qui ont combattu tous les pouvoirs au Maroc et ailleurs.

**HYBRIDA :** Tu as reçu l'an dernier le Prix Décembre pour *Le Bastion des larmes* (2024), et pour ce même livre, le Goncourt belge. En même temps, au cinéma, tu as reçu le Prix Talento Verde dans le Barcelona International Film Festival 2025 pour ton long-métrage *Cabo negro* (2024), et le Grand Prix du Río de Janeiro Non-Fiction International Film Festival 2025, pour ton court-métrage *Ne jamais s'arrêter de crier...* Tes films ont parcouru de nombreux festivals dans le monde, chez toi aussi, au Maroc... Est-ce que cette reconnaissance a changé quelque chose dans ta façon d'écrire, de filmer, de penser ?

**Abdellah Taïa :** Que cette reconnaissance pour *certain*s artistes arrive aujourd'hui, c'est très bien, je n'ai rien contre mais quand je me mets à écrire, je ne le fais pas pour obtenir cette reconnaissance-là. Je suis ravi d'obtenir tous ces prix, ça donne une visibilité à quelqu'un comme moi et cela fera que peut-être les gens vont lire réellement ce que



j'écris, vont comprendre le fond politique de ce que je fais. Mais on n'écrit pas pour être accepté, pour être intégré dans un système.

Si on est accepté, si on est reconnu d'une manière officielle et que surtout on l'accepte comme un but à atteindre, ça veut dire que quelque part, le travail critique de la colonisation, la décolonisation, n'a pas totalement été fait dans nos têtes et dans nos cœurs. Je vais le dire d'une manière très simple, franchement : j'écris tout simplement parce que j'avais tellement d'amour, une telle admiration intellectuelle et amoureuse pour ma mère et pour mes soeurs... et puis elles ne m'ont pas protégé, moi, en tant qu'homosexuel. Et c'est cette complexité de l'amour que j'avais pour ces gens qui m'aimaient et du fait qu'elles ne m'aient pas protégé, qui a créé une sorte de dynamique vis-à-vis de la vie, vis-à-vis de l'amour que j'avais pour elles. Je me disais, il faut que je parle de tout ça, il faut que j'écrive cette histoire compliquée entre nous.

Puis j'ai fait tout ça en français, mais c'est un français, je le répète, qui a un goût marocain. J'ai l'impression que c'est ma mère qui écrit à ma place, qui parle à travers mes phrases. J'ai l'impression que ce ne sont pas des phrases françaises. Ce ne sont pas des phrases françaises qui respectent une certaine tradition de l'écriture, un peu comme ça, pensante. Une écriture qui pense. Moi, mon écriture, c'est, tout au contraire, pour faire oublier l'auteur que je suis.

**HYBRIDA :** Est-ce que tu penses qu'en regardant ce passé colonial, peut-on parler de génocide envers les femmes, puisque, en tant que femmes dans un pays colonisé, elles ont souffert plus que les hommes. Tu es un des premiers à parler sur ce colonialisme comme destructeur des femmes.

**Abdellah Taïa :** Bien sûr, je me rappellerai toujours le jour où je suis tombé par hasard sur un livre intitulé *Le Discours colonial dans les cartes postales*. J'ai vomi après. On pouvait y voir notamment que la façon des Français de dominer les Algériens, c'était en dénudant leurs femmes, en montrant leurs seins, en les prenant en photo. Et ces photos étaient publiées en tant que cartes postales. Il y avait des millions et des millions de cartes postales de femmes algériennes dénudées à côté de soldats français. Donc, c'était un butin de guerre, ces femmes-là. Et ces photos étaient distribuées, envoyées pour souhaiter « Joyeux Noël », pour dire « Bonne année » aux gens, à la famille qui vivait à Paris. Ça m'a tué. Je me suis dit « Mais c'est fou, pourquoi on ne parle jamais de ça ? ». Et c'est comme ça que j'ai eu l'idée d'intégrer ces femmes-là dans mon livre *Un pays pour mourir*,<sup>2</sup> qui parle de comment des immigrés invisibilisés par le pouvoir en France, réinventent même l'idée de Paris, écrivent une autre histoire de la France, d'eux en France, sans l'aval, sans la bénédiction des intellectuels parisiens. Mais évidemment, comme tu l'as dit, les femmes ont payé beaucoup, beaucoup plus cher. Il suffit de se souvenir, par exemple, qu'à Casablanca, il y avait un bordel. En fait, il y avait des bordels partout. Ils kidnappaient des femmes marocaines dans tout le pays et les emmenaient dans des bordels, notamment un à Casablanca qui s'appelait Prosper. Aujourd'hui, on l'appelle Bousbir. C'est le nom d'un quartier à Casablanca, le quartier du bordel. Ça s'appelle Bousbir, mais ça vient de Prosper.

Aujourd'hui, tout le monde au Maroc sait. Mais dans la mémoire marocaine, il y a encore une honte d'exprimer et de rapporter le massacre des femmes marocaines qui a eu lieu là, sans parler de celles qui étaient obligées de suivre les soldats, les troupes de soldats français dans leurs guerres en Indochine. Il y avait trois ou quatre femmes marocaines qu'on prenait et qu'on envoyait en Indochine pour satisfaire ces soldats tous les jours. Des centaines de soldats. C'est plus qu'un massacre, c'est un génocide, tu as raison.

**HYBRIDA :** La France est un pays colonisateur et en même temps un pays, toujours aujourd'hui, considéré comme un pays d'accueil. Comment comprends-tu cette dichotomie ?

**Abdellah Taïa :** On voit la France comme un futur, comme si la France était une terre de prospérité et en même temps, quand les immigrants arrivent, ils sont dénigrés.

<sup>2</sup> *Un país para morir*, traduction de Lydia Vázquez, Cabaret Voltaire, 2021.

Quant à moi, il y avait cette grande école de cinéma, la Fémis, à Paris. Dès que je l'ai appris, je me suis dit qu'il fallait un jour aller là-bas et profiter de ce système-là qui permet à un réalisateur d'apprendre le métier et aussi parce que j'avais compris qu'il y avait un système de production cinématographique plus puissant en France qu'au Maroc. Au Maroc, il n'y avait rien.

On peut considérer cela, comme disait Kateb Yacine, comme un butin de guerre. Au fond, c'est juste une forme d'intelligence. Puisqu'eux, ils sont venus, se sont autorisés de venir chez nous, de prendre, de voler, de piller, de tuer en toute impunité, nous aussi, par ricochet, si je peux dire, on peut aussi aller là-bas et profiter de ce système qu'ils ont créé, pour notre propre intérêt.

Ça peut paraître cynique comme réponse, mais pour moi, c'était quelque chose de logique : où est-ce que je peux aller pour faire ce que je veux, non pas pour devenir libre, parce que, de toute façon, cette question de liberté est beaucoup plus complexe. Je ne peux pas dire que je suis libre en France et je ne peux pas dire que j'étais totalement opprimé au Maroc. J'étais opprimé au Maroc, ça c'est sûr, violé, et oui, des choses horribles me sont arrivées, mais malgré tout, tout en étant au Maroc, j'ai pu, par une forme de supra-intelligence qui est en moi, trouver des chemins où j'étais un petit peu protégé, malgré tout. En France, on dit qu'on a la liberté officielle et l'égalité officielle pour tout le monde, mais la réalité nous dit l'inverse, quand on est immigré, quand on est noir, quand on est Asiatique. Dans mon cas, dès que je suis arrivé en France, je me rappelle que j'ai ressenti, évidemment – ça, on le voit tout de suite –, le rejet, le racisme, qu'on n'est pas comme eux, que même notre français n'est pas aussi pur que le leur. J'ai donc réfléchi, je me suis dit, bon, je suis arrivé là, je vais me battre là, pour arriver à quelque chose.

Peut-être que c'est cynique, mais c'est aussi une forme d'intelligence pour savoir où il faut être, pour que notre voie soit la plus large possible.

**HYBRIDA :** Est-ce que ce n'est pas une forme de vengeance sur le colonialisme ?

**Abdellah Taïa :** Moi, je ne le ressens pas comme ça, mais je peux comprendre que quelqu'un d'autre ait des motifs, des raisons sérieuses pour opérer cette vengeance. Moi, à part le premier mari de ma mère qui a été tué en Indochine, et qui est enterré en Indochine, au Vietnam, aucune personne de ma famille n'est décédée à cause du colonialisme français. Mais je connais d'autres gens, d'autres familles, qui ont eu des personnes tuées par les Français. Donc je peux comprendre, je connais des Algériens qui s'en souviennent et qui gardent encore vivante cette mémoire de ce qu'on a fait à leurs pères, à leurs oncles, à leurs mères, à leurs sœurs, et on a beau leur dire, parce que certains leur disent, oh mais c'est le passé, ça, c'est du passé, c'est fini en 1962,

pour eux, évidemment, car ça n'a pas fini en 1962. Comment ose-t-on même dire ça aux Algériens ? « Le colonialisme français en Algérie ne vous concerne pas ». Ça ne va pas ? Alors ça concerne qui, si ça ne concerne pas les Algériens ? Donc oui, je peux comprendre. Ce n'est pas que je peux comprendre, c'est que je la sens, cette vengeance post-coloniale, s'opérer en moi. Parce que, à un moment donné, il y a des jours où je trouve que je suis trop bien élevé, à Paris, et que j'ai des raisons d'exploser, en fait, tous les jours. Et pourtant je ne le fais pas. Je trouve, vraiment, que je suis peut-être trop bien élevé. Car ce n'est pas mon rôle à moi, évidemment, d'éduquer les gens. Ce n'est pas mon rôle à moi de faire tout ce travail postcolonial pour les Français. Car j'ai aussi envie d'exprimer l'amour et d'exprimer le sexe et d'exprimer mon rapport poétique au ciel, à ma peau, à mes yeux, aux hommes que je croise dans les rues. Mais, malgré tout, malgré ce doute que j'ai, malgré le fait que je trouve que je suis trop bien élevé, deux ou trois heures après je me réveille et je me rends compte que j'ai comme une sorte de devoir. Envers ma génération à moi (je suis né en 1973...), c'est un devoir que de rappeler toutes ces questions coloniales parce qu'elles perdurent jusqu'à aujourd'hui. Et qu'il y a encore plein de gens au Maroc, en Afrique, en Asie qui subissent directement les conséquences de ce colonialisme qu'on ose nous dire qu'il est terminé.

**HYBRIDA :** Ce postcolonialisme – qui exige ce devoir de mémoire aujourd'hui –, n'est-il pas profondément lié à ce racisme, à cette haine que l'on voit de plus en plus en France vis-à-vis des musulmans et des Arabes ?

**Abdellah Taïa :** Ce devoir de mémoire, dans mon cas, n'est pas le résultat de cette voix qui se doit de rappeler aux Français « Nous existons, donc nous avons le droit aujourd'hui aussi d'être comme nous voulons ». Moi, je le répète, je n'écris pas – même quand j'écris des tribunes – pour exister aux yeux de certains. J'écris parce qu'il se passe quelque chose, j'éprouve quelque chose dans mon corps, dans mon cœur, ça me révolte, et il faut que je l'exprime. Je n'ai pas de stratégie pour être accepté. Même si peut-être certains croient le contraire.

Je pense qu'il suffit de lire mes livres pour savoir de quel bord je me situe. Parce qu'il y a beaucoup de personnes qui m'ont dit que j'ai fait mon coming out pour que la France me protège, m'accepte, et que je me présente comme la victime suprême. Je suis persuadé que ce sont des gens qui n'ont pas lu mes livres, tout simplement. Donc je pense qu'il ne faut pas toujours prendre en considération ce regard qu'on nous dit changé sur nous et sur les migrants, sur les minorités. Parce que, même si ce regard a peut-être changé, la réponse aussi face à ce changement est encore plus terrifiante. Parce que là, il y a une explosion, comme tu l'as dit, de haine et de racisme décomplexé.

Je ne sais pas, les musulmans sont devenus... comme un petit jouet qu'on se permet de jeter, de casser, de recoller, de cracher dessus. Mais ça ne date pas d'hier. Ça dure depuis des mois, des années, même.

Ce que je veux dire, c'est que le travail qu'on fait, il faut le faire d'abord à partir d'une nécessité intérieure. Vraiment. Et de ce qui nous concerne.

Pas de ce que les autres vont dire de nous.

**Ahmed Haderbache.** Professeur de Philologie Française à l'Université Internationale de Valence (VIU).

**Lydia Vázquez.** Professeure de Philologie Française à l'Université du Pays Basque (Euskal Herriko Unibertsitatea, EHU), membre de l'Academia Europaea, Chevalière des Arts et des Lettres et traductrice d'Abdelá Taia et d'Annie Ernaux, entre autres écrivains, en français.